

« *Découvrir ainsi ce qui importe, ce qui compte véritablement pour soi en y prêtant attention, ne pourrait-il pas être un moyen, peut-être, de prendre ses distances avec une relation anesthésiée car instrumentale avec le monde, et, en commençant par se changer soi-même* » ?

Analyses de la citation

L'écobiographie doit permettre au sujet qui s'y attelle de restituer mais aussi de découvrir des aspects de lui-même qui ne peuvent se révéler qu'à travers certaines « expériences de nature », son ancrage particulier dans tel paysage, son attachement à certains animaux, etc. Le moi ou le soi ne serait donc jamais séparé, dans son être et dans ses représentations, de ses multiples liens, parfois impensés ou presque insensibles, avec la nature, et en particulier un milieu singulier qu'il habite et qui l'habite. Or on ne prête pas suffisamment attention, d'après l'auteur, à ce type de relations qui constituent pourtant une bonne part de notre identité, voire « ce qui compte véritablement », l'essentiel de ce que nous sommes. C'est pourquoi « Toute biographie en ce sens est une écobiographie ».

Dès lors, en entreprenant son écobiographie, le sujet se trouve en mesure de retrouver à l'égard du monde une relation authentique, bien vivante, de consubstantialité et de coappartenance, et non plus une relation lointaine, celle de l'usager vis-à-vis de ressources qui seraient séparées de lui. Ce faisant donc, le sujet apprend « non plus à exercer une emprise sur la nature mais à être en prise avec elle ». Or ce retour à une relation non instrumentale, non utilitaire, avec la nature se traduit par une revitalisation non seulement du lien, mais aussi du sujet lui-même, qui apprend sur lui, découvre des aspects enfouis ou refoulés de lui-même. Aussi n'est-il pas si inapproprié de parler de relation « authentique », si l'on se réfère alors à l'origine grecque de l'adjectif : *authentès* renvoie à celui « qui agit de lui-même », « qui prend l'initiative de ». Dans la relation purement instrumentale avec la nature, le sujet ignore nécessairement une partie de lui-même, faisant comme s'il n'était pas constitué de ses multiples « expériences de nature », ou pire : comme s'il ne faisait pas partie de la nature. Il s'abstrait du monde pour pouvoir le considérer comme une chose, un objet utile, mais ce faisant, il se prive aussi lui-même du sol et de « la grande et épaisse texture du monde » auquel il appartient pourtant. Prendre ainsi conscience de cette appartenance pleine et entière ne peut que produire une forme de conversion du sujet, lequel change pour lui-même et dans son rapport à la nature et au monde. Alors qu'il pouvait avoir le sentiment faussé que le monde lui appartenait, qu'il pouvait se penser « comme maître et possesseur de la nature », il s'aperçoit à présent, par le travail de l'écobiographie, qu'il appartient en réalité au monde sans que cela n'implique aucun rapport de possession, mais plutôt celui d'appartenance et de co-appartenance, et qu'il maîtrise bien mieux ce qu'il est, plutôt qu'il ne domine la nature, en reconnaissant qu'il est un « vivant parmi les vivants ».

On repère trois moments dans la citation :

- « Découvrir ce qui importe, ce qui compte véritablement pour soi en y prêtant attention » ;
- Moyen éventuel pour « prendre ses distances avec une relation anesthésiée car instrumentale avec le monde » ;
- Et moteur d'un changement personnel activement opéré puisqu'on « commen[ce] par se changer soi-même ».

Le premier moment insiste sur la vérité de ce qu'on est, sur l'essentiel de notre être, et qui ne se découvre ou dévoile que dans l'attention qu'on porte à certaines expériences de nature.

Le second moment présente le premier moment ou le travail écobiographique comme un possible moyen pour s'éloigner d'un certain rapport avec le monde, rapport que l'on entretient dès lors qu'on considère le monde comme une chose utile, soit comme ressources à exploiter, soit comme outils possibles. Or ce rapport utilitaire n'est pas seulement contestable du point de vue de la vérité de ce qu'est en réalité le monde ou la nature pour nous, il est également mortifère, anesthésiant, dévitalisant. Tenir le monde pour un ensemble de ressources s'accompagnerait donc d'une perte de sensations et de vitalité pour le sujet.

Enfin, le troisième moment est dans le prolongement du second : le sujet finit alors « par se changer [lui]-même ». Il est converti par la considération de la nature.

Objections et Problématique

Les aspects critiquables, fragiles, interrogeables de la citation

1) Considérer la nature, c'est certes faire l'expérience d'une nature étonnante, diversifiée et réjouissante qui revitalise le moi humain mais c'est aussi éprouver son humanité en son immense fragilité et complexité. 1) l'humain a besoin de la nature pour vivre 2) l'humain peut détruire grâce à son intelligence particulière

2) On peut se demander si la transformation de notre rapport « instrumental » à la nature doit et peut simplement être pensé dans le prolongement, presque automatique, d'une reconsideration intime de la nature.

Présentation des œuvres

Pour discuter les propos de Pierron, nous nous appuierons sur *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, sur *La connaissance de la vie* de Canguilhem et sur *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer.

Plan

Une considération sensible des autres êtres vivants et de l'importance de ces derniers sur nos vies intimes permet sans aucun doute de critiquer notre rapport à la nature, dès lors qu'il se contente d'être instrumental. Elle nous « change », car nous fait réaliser que la nature nous est fondamentale, aussi bien en nous qu'en dehors de nous. Pourtant ces expériences attentives font aussi, et paradoxalement, ressurgir le décalage entre les humains et les autres animaux, puisque ces premiers ne semblent pas réussir à s'arracher au rapport instrumental, parce que le paradigme de la maîtrise est puissant. Il s'agira cependant dans un troisième temps de montrer comment les œuvres au programme font voir un autre rapport à la nature sans décréter pour autant un changement automatique dans la réalité. En dernière instance, c'est aux lecteurs de trouver et d'inventer de nouvelles normes pour utiliser la nature sans la détruire, comme nous invitent les œuvres à le faire tout en ayant conscience que la tâche est difficile.

Première partie : justifier la citation.

Le texte de Pierron permet de prendre conscience de l'importance de la nature dans et pour les vies humaines. Toute autobiographie est forcément une écobiographie. Cette prise de conscience consiste à découvrir l'importance profonde et intime de la nature sur nos intérriorités. La citation : « **découvrir ainsi ce qui importe, ce qui compte véritablement pour soi en y prêtant attention, ne pourrait-il pas être un moyen, peut-être, de prendre ses distances avec une relation anesthésiée car instrumentale avec le monde, et, en commençant par se changer soi-même** » affirme en effet que par l'attention aux vies, les humains peuvent se réveiller de leurs endormissements face à la beauté de la nature et changer par là-même leurs rapports à cette dernière.

a) Pour découvrir l'importance de la nature, il faut la réaliser, en prendre conscience en profondeur : « **découvrir ainsi ce qui importe, ce qui compte véritablement pour soi en y prêtant attention** » La narratrice du *Mur invisible* découvre l'importance vitale de la vie, à travers les liens qui l'unissent à ses animaux et le récit qu'elle en fait dans son journal. En écrivant, elle prend conscience de ce qui la sauve du tragique de sa situation. Mais elle découvre aussi que ce qui était secondaire avant son enfermement est en réalité radicalement premier, plus fondamental. « **A présent je prends le pas tranquille du paysan, même pour me rendre de la maison à l'étable. Le corps reste détendu et les yeux ont le temps de regarder. Une personne qui court n'a le temps de rien voir. Dans mon ancienne vie, mon trajet m'a fait passer pendant des années par une place où une vieille**

femme donnait à manger aux pigeons. J'ai toujours aimé les bêtes et ces pigeons maintenant changés en pierre avaient toute ma sympathie, et pourtant je serais incapable d'en décrire un seul. » Pour Canguilhem, le biologiste doit prendre en considération dans sa manière de faire de la science qu'il ressemble à ses « objets » d'étude, qu'il est « bête » comme eux. Autrement dit, pour bien comprendre la vie, il faut le faire à partir de la vie que le sujet humain porte en lui, contrairement à ce que produisent les sociétés humaines dès lors qu'elles prétendent nous séparer des mondes naturels.

b) La citation indique également que la considération concrète et attentive de la vie fait voir une autre relation possible aux vivants : « **ne pourrait-il pas être un moyen, peut-être, de prendre ses distances avec une relation anesthésiée car instrumentale avec le monde** » Le *Mur invisible* est le récit d'un tel éveil à la vie, en dépit de l'anéantissement des humains et du traumatisme de la narratrice, suite à la mise à mort de Lynx et Taureau. La narratrice découvre, en effet, tout au long du roman la richesse d'autres liens possibles aux animaux que ceux fondés sur l'invisibilisation et la domination. Ainsi parvient-elle à ajuster ses comportements en fonction du caractère singulier de ses animaux en vue de leur offrir davantage de joie à vivre, comme dévaler les vallées avec Lynx ou jouer avec Tigre. Les personnages Aronnax et Conseil sont saisis par la beauté du monde marin, suspendant par là-même le seul rapport de connaissance. Enfin Canguilhem précise que l'on ne peut instrumentaliser en permanence les animaux dans et par l'expérimentation. Cette dernière ne doit avoir lieu que si le savoir connaît une impasse. En aucun cas, l'expérimentation doit conforter systématiquement la théorie, puisque dans ce cas le biologiste n'en a pas besoin.

c) Le changement de regard sur le monde des vivants produit un bouleversement intérieur, un « **se changer soi-même** ». La narratrice incarne une telle métamorphose en profondeur, puisqu'elle a aussi lieu dans ses rêves : « **Dans mes rêves, je mets au monde des enfants qui sont indifféremment des humains, des chats, des chiens, des veaux, des ours et d'étranges êtres couverts de poils. Mais tous naissent de moi et il n'y a rien en eux qui puisse m'effrayer ou me rebuter.** » p.274 La suspension de la distinction humains non-humains a lieu dans le moi le plus intime. Canguilhem écrit dans « Machine et organisme » : « **La vie est expérience, c'est-à-dire improvisation, utilisation des occurrences; elle est tentative dans tous les sens.** » Cela signifie que vivre au sens plein c'est se laisser changer. Aronnax et Conseil sont des personnages de la transformation, car ils vivent leur vie sur le Nautilus comme un événement bouleversant. Le personnage de Nedland oppose davantage de résistance à la transformation dans son désir récurrent de retrouver sa vie d'avant.

Mais cette reconsideration du vivant, cet éveil aux êtres de la nature et cette transformation intérieure qu'ils engagent ne sont-ils pas en même temps des expériences de la limite ? En effet, découvrir ces possibilités nouvelles, c'est aussi réaliser toute la difficulté, pour nous autres humains, à faire autrement avec les autres vivants, c'est-à-dire à ne pas les instrumentaliser et les violenter.

a) Dans l'épreuve de la nature, j'éprouve ma petitesse et ma fragilité. La narratrice relate de nombreuses fois la puissance de la nature sans proportion avec les vivants, qui l'extract alors du seul rapport de contemplation apaisée. « **Je ne trouvais pas la gorge belle et romantique, mais seulement humide et sombre** » (p.33) On peut citer le foehn, la rudesse de la terre ou encore la mort de Perle. Ces passages rappellent la finitude des vivants et par là-même l'hostilité de la nature dont ils doivent se prémunir : la tache indélébile sur le sol de la mort de Perle symbolise la fragilité toujours possible de l'individu. C'est ce que rappelle également le combat de l'équipage du Nautilus contre les poulpes géants. Ce que donne à lire Jules Verne, c'est l'impossibilité d'une entente sans heurt ou rapport de forces entre les vivants, les animaux et les milieux naturels. Regarder la nature, c'est aussi éprouver la disproportion des mondes et leur difficile ajustement.

b) Dès lors, il faut bien se protéger d'une nature pouvant engendrer la mort et engager par là-même un rapport instrumental à cette dernière. Canguilhem rappelle lui-même cette dimension fondatrice

de la connaissance : « **La connaissance consiste concrètement dans la recherche de la sécurité par réduction des obstacles, dans la construction de théories d'assimilation. Elle est donc une méthode générale pour la résolution directe ou indirecte des tensions entre l'homme et le milieu.** » (Introduction p.12) Le rapport à la nature est tendu, car les humains doivent bien l'utiliser pour vivre, comme le montre la nécessité du recours à la chasse dans le roman de Marlen Haushofer. La chasse est contraire aux convictions pacifistes de la narratrice mais elle n'a pas le choix que de la pratiquer. Enfin le Nautilus, comme vaisseau relevant de la fiction et non de la science, donne à lire finalement en creux qu'une harmonie parfaite entre la technique et la nature est seulement un idéal fictionnel mais qu'en réalité la technique moderne se définit, en son essence, comme une provocation et une violence faites à la nature.

c) Alors la question se pose de savoir si ce que propose Pierron, à savoir prendre conscience de la nature en nous ne provoque pas une inquiétude sur la capacité des humains à habiter la nature sans l'abîmer. La fin du *Mur invisible* est pessimiste, puisque l'homme, ayant tué à la hache Lynx et Taureau, incarne la violence gratuite et terrifiante, dont les humains sont capables. « **Taureau était affreusement mutilé ; son crâne défoncé par de nombreux coups baignait dans une mare de sang.** » p.318 Canguilhem donne à penser lui aussi l'incompatibilité des milieux humains et animaux. Le hérisson ne peut se protéger contre les aménagements humains. Enfin Jules Verne met en opposition la tentative d'une vie pacifiée de Nemo avec son équipage et les violences du monde. « **Je suis le droit, je suis la justice ! me dit-il. Je suis l'opprimé, et voilà l'opresseur ! C'est par lui que tout ce que j'ai aimé, cheri, vénétré, patrie, femme, enfants, mon père, ma mère, j'ai vu tout périr ! Tout ce que je hais est là.** » (chapitre 21) On comprend, en outre, que l'amour de Nemo pour le monde animal marin est alimenté par un sentiment de haine à l'égard des humains. Le changement du rapport de domination entre l'humain et la nature en un rapport de paix ne peut pas se penser sur le mode d'une conversion simple ou automatique, comme la citation de Pierron pourrait le donner à penser.

Ainsi les œuvres au programme font-elles voir que le rapport des humains à la nature comme rapport d'instrumentalisation et de domination est profondément ancré. Est-ce à dire pour autant qu'elles n'indiquent aucune possibilité d'un faire autrement ?

Dans cette troisième partie, nous montrerons que les œuvres affrontent un tel rapport contradictoire à la nature. Si l'expérience de la nature peut transformer celui qui la vit en le rendant plus attentif aux vivants, il faut que ce changement donne lieu à des modifications précises, par exemple dans la façon de faire des sciences.

a) On trouve une réflexion non naïve sur le rapport humains-nature dans les trois œuvres. Canguilhem écrit, en effet : « **Nous avons proposé qu'une conception mécaniste de l'organisme n'était pas moins anthropomorphique en dépit des apparences, qu'une conception téléologique du monde physique. La solution que nous avons tenté de justifier a cet avantage de montrer l'homme en continuité avec la vie par la technique avant d'insister sur la rupture dont il assume la responsabilité par la science. Elle a sans doute l'inconvénient de paraître renforcer les réquisitoires nostalgiques que trop d'écrivains peu exigeants quant à l'originalité de leurs thèmes, dressent périodiquement contre la technique et ses progrès. Nous n'entendons pas voler à leur secours. Il est bien clair que si le vivant humain s'est donné une technique de type mécanique, ce phénomène massif a un sens non gratuit et par conséquent non révocable à la demande.** » (« Machine et organisme ») Canguilhem pense la technique dans le prolongement de la vie mais il a bien conscience qu'en finir avec la technique, de type mécaniste, ne peut pas se faire par décret. Si Marlen Haushofer donne à lire une vie féminine émancipée de ses aliénations sociales et patriarciales, tout se passe comme si cette émancipation ne pouvait s'accomplir qu'à l'écart des mondes masculins. Enfin la disparition du Nautilus, englouti dans un maelström à la fin du roman donne l'impression de refermer la possibilité d'une vie mêlée et pacifiée entre un équipage marin et son milieu.

b) Cependant les œuvres opèrent à leurs façons des changements. Marlen Haushofer invente un genre qu'on appelle aujourd'hui la science fiction écoféministe. Ce genre consiste à mettre en scène une situation fantastique pour faire advenir un personnage féminin, affirmant un nouveau rapport nouveau à la nature, fondé sur l'amour. « **Il n'existe pas de sentiment plus raisonnable que l'amour, qui rend la vie plus supportable à celui qui aime et à celui qui est aimé.** » p.278 Le personnage incarne ce paradigme de l'amour dans son rapport aux autres, alors que les années 1962 en Europe sont marquées par la bombe atomique et la guerre froide. Jules Verne mêle une écriture fictionnelle, celle du roman d'aventure grand public, et une écriture scientifique des animaux marins et de la mer. Il réconcilie ici ce qui est classiquement séparé, à savoir le monde de la science et celui de l'imagination. En cela, il provoque les normes du récit en en proposant des nouvelles. Enfin Canguilhem introduit des méthodes inédites dans la biologie et la médecine. Le savant ne peut pas rester extérieur à son objet, car la vie qu'il cherche à comprendre l'implique comme sujet vivant et comme sujet éthique. Et s'il ne le fait pas, alors il rate la vie qu'il analyse. En cela, il ouvre d'autres pratiques possibles aussi bien dans la recherche scientifique que dans le rapport concret du savant ou du médecin aux vivants.

c) Alors les œuvres ouvrent le débat d'un changement à accomplir, à condition que le débat ait lieu dans les sociétés. Canguilhem écrit à ce sujet : « **le fait de tenir pour obstacle à un moment ce qui, ultérieurement, se révélera peut-être comme un moyen d'action, tient en définitive à l'idée, à la représentation que l'homme – il s'agit de l'homme collectif, bien entendu – se fait de ses possibilités, de ses besoins, et, pour tout dire, cela tient à ce qu'il se représente comme désirable, et cela ne se sépare pas de l'ensemble des valeurs.** » Le terme « collectif » est ici important. Les changements réels, c'est-à-dire ayant une effectivité et une efficacité sur nos rapports à la nature doivent avoir une incidence au-delà des seuls individus. Les œuvres permettent de nourrir le débat mais elles ne peuvent pas pour autant s'y substituer. Ainsi la vie émancipée de la narratrice se libérant de ses contraintes sociales travaillent les lecteurs et les lectrices, à la condition qu'ils travaillent en retour les normes sociales elles-mêmes.